

**Zeitschrift:** Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art  
**Band:** 35 (1948)  
**Heft:** 6

**Artikel:** Jean Ducommun  
**Autor:** Fosca, François  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-27677>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 03.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# J E A N D U C O M M U N

par François Fosca

Il est né en 1920, ce qui lui donne vingt-huit ans; mais il en porte bien moins. A sa silhouette mince et à la prestesse de ses mouvements, on le prendrait pour un tout jeune homme. Mais sous le haut front bombé, le regard des yeux marrons est si aigu, si chargé d'expérience, que l'on comprend tout de suite que ce garçon au sourire de coin a dépassé cette période d'erreurs et de tâtonnements qu'est l'adolescence.

Il me montre une vingtaine au moins de ses toiles. Rarement ai-je trouvé un artiste qui fasse défiler ses œuvres avec autant de naturel et de simplicité. Certains, renchérissant sur l'extrême politesse des Chinois, croient devoir dénigrer sans arrêt le résultat de leur travail. «Encore une autre de mes croûtes. Ce n'est pas fameux, hein? J'ai bien envie de la fiche au feu; je ne peux plus la voir.» C'est si excessif et si calculé que cela ne peut plus s'appeler de la modestie; ce n'est qu'un moyen grossier de déclencher chez l'interlocuteur des protestations empressées, et pas toujours sincères.

Avec Jean Ducommun, rien de tel. L'une après l'autre, ni trop vite ni trop lentement, il place ses toiles sur un chevalet, et rarement en les accompagnant d'un commentaire. Il n'est pas de ces artistes qui ne se retiennent pas d'«expliquer le coup» interminablement, d'exposer en long et en large leurs intentions. Ils oublient qu'une œuvre peut et doit se présenter seule; et que si elle nécessite tant de gloses et d'éclaircissements, c'est qu'elle est manquée.

Devant mes yeux passent donc les toiles que Ducommun a exécutées depuis un an ou deux. Des vues des quais de Paris et de sa banlieue, des rues de Genève, des docks du Havre et d'Amsterdam. Aussi des intérieurs de cafés et de dancings, des aspects de marchés en plein vent, des scènes de la vie des forains; enfin des nus et un ou deux portraits. Je vois se prononcer, dans ces toiles récentes, un goût nouveau pour des colorations plus franches, plus intenses; des jaunes vifs et des bleus sonores s'opposent à des vermillons francs, à des violets rouges. Avant tout, il se manifeste là l'amour profond de l'artiste pour la vie des quartiers populeux, pour les rues grouillantes de monde. Pas de paysages proprement dits. Ducommun n'est pas de ces artistes pour qui peindre, c'est fuir les hommes pour se réfugier dans la nature vierge, communier avec les arbres, les rochers et les eaux courantes. Rarement il dépasse les jardinets de banlieue, ces étroits carrés où les zinnias voisinent avec les salades, et qu'un fonctionnaire à la retraite, dans un bref élan de lyrisme, baptise «Les Laurelles» ou «Mon Rêve».

Dès que la fin des hostilités a permis à Ducommun de franchir les frontières de la Suisse, il n'a gagné ni Saint-Tropez, ni Rome, ni Venise. Traversant Paris, il a été droit au grand port de mer le plus proche, le Havre; l'an suivant, ce furent les ports de la Hollande qui l'ont attiré. Il y a quelques jours, un quotidien nous apprenait que Ducommun fera partie d'une expédition qui pénétrera jusqu'au cœur de l'Afrique pour en ramener des documents folkloriques. De son atelier de Saint-Gervais, il prêtait l'oreille aux appels du grand large, se laissait gagner par les séductions de l'exotisme.

D'où vient-il et comment s'est-il formé? Comme bien d'autres, il a fait son apprentissage de peintre à l'École des Beaux-Arts de Genève. Mais il en est sorti fort indécis sur ce qu'il voulait faire, passablement désorienté. Dessouslavy, qu'il avait connu à La Chaux-de-Fonds, lui donna un précieux conseil: d'aller voir Adrien Holy. Ducommun ne pouvait tomber en de meilleures mains; car Holy, en plus d'un des meilleurs peintres de sa génération, est un remarquable pédagogue. Pendant des mois et des mois, avec un zèle et un dévouement admirables, Holy aida ce jeune camarade qui hésitait à voir clair en lui-même, et le mit sur la bonne voie.

Durant les premières années de la guerre, à une exposition de jeunes artistes qui avait lieu à l'Athénée, on découvrit, à un mur de la salle Crosnier, une grande toile représentant le pont d'un bateau à vapeur du Lac de Neuchâtel. Elle était signée d'un nom jusque là inconnu du public: Jean Ducommun. Tout de suite, cette œuvre forte et solide, à la couleur un peu rêche mais franche et sonore, attira l'attention. Il s'y révélait tant de sûreté et de décision que l'on comprit qu'il y avait là une personnalité.

Depuis, le talent et la réputation du jeune artiste n'ont fait que croître; et à constater ses progrès continus, à constater aussi que ses premiers succès ne l'ont pas grisé, on peut envisager l'avenir de Jean Ducommun avec tranquillité.

Il est intéressant de relever que les grands courants picturaux qui se sont succédé depuis trente ans n'ont pas touché Ducommun. Ni le cézannisme, ni le fauvisme, ni le cubisme, ni les représentants actuels de l'expressionnisme, Matisse, Rouault et Picasso, n'ont eu d'action sur lui. Il est beaucoup trop intéressé par ce qu'il voit pour traiter la nature avec désinvolture, ne faire qu'y puiser certains éléments qu'il agencerait à sa guise. S'il fallait lui chercher des parentés dans la peinture fran-



Jean Ducommun, *Canal en Hollande* / *Holländischer Kanal* / *Dutch canal*

çaise de ce temps, je suggérerais le nom de Suzanne Valadon. Comme elle, il attache de l'importance au trait, aime à cerner franchement ses formes, veut obtenir des harmonies colorées très pleines et très sonores. Sa couleur est toutefois plus nuancée et plus travaillée que celle de Suzanne Valadon. Pour un homme encore si jeune, il possède une science étonnante des rapports de tons. La matière dense de ses toiles est faite d'un entrelacement de tons en eux-même relativement sourds, mais qui par leurs réactions réciproques s'exaltent et offrent une richesse chromatique remarquable. Il peut associer les tons les plus rabattus; ils sont si bien choisis que pas un fragment de ses toiles n'est inintéressant. Et quand il le faut, il pose les tons les plus purs, sans que jamais ils soient vulgaires, ne fassent que déchaîner un fracas facile.

J'ai dit le goût qu'a Ducommun pour la vie des quartiers plébéiens, pour leur animation, les remous de leurs foules. Mais ce goût, il n'est pas inutile de le signaler,

n'a nullement sa source dans des idées sociales. Ce n'est pas pour des raisons humanitaires que Ducommun «va au peuple», mais parce qu'il est foncièrement peintre, parce qu'il trouve là des motifs qui lui plaisent et qui l'inspirent. Une ménagère en tablier de toile, son filet gonflé de légumes au bras, lui paraît autrement plus intéressante à peindre qu'une élégante en manteau de zibeline.

Ce même penchant instinctif pour ce qui est précaire et misérable l'a amené aux baraques des forains. Bien des fois il s'est plu à retracer l'existence en marge qu'ils mènent dans les villes, cette existence partagée entre les roulottes étroites et l'herbe pelée des champs de foire. Avec un mélange de curiosité et de sympathie, il a évoqué ce peuple errant, qui ignore et peut-être méprise la vie stable de ceux qui s'enferment dans des bâtisses de pierre et de ciment. Déjà s'affirme là son goût pour l'exotisme, pour tout ce qui diffère de l'existence commune, habituelle et régulière, qui hier le con-



photos: L. Molly, Genève

Jean Ducommun, *Figures*



ean Ducommun, *La toilette des petites saltimbanques* / *Die Toilette der kleinen Seiltänzerinnen* / *The toilet of the little rope-dancers*

Photo: L. Molly, G

duisait dans les grands ports de mer, et aujourd'hui le fait s'embarquer pour l'Afrique,

*Avec le cœur léger d'un jeune passager...*

Je serais bien embarrassé de discerner les raisons d'un autre penchant qu'à Ducommun; et peut-être lui-même serait-il fort en peine d'en fournir les raisons. Il est fort possible qu'il obéisse, en y cédant, à un de ces instincts profonds qui ont de secrètes et obscures racines.

Je veux parler de ce goût qu'a Ducommun pour les corps féminins à peine nubiles et chétifs. Ce ne sont ni les «percheronnes» de Courbet, ni les nymphes plantureuses et roses de Renoir, ni les Parisiennes aux longues jambes fuselées de Segonzac qu'il aime à peindre; mais bien des adolescentes aux membres grêles, aux corps fluets, aux grands yeux épanouis comme des fleurs sombres dans un visage triangulaire. Dans ce choix n'entre ni sarcasme, ni ironie, comme chez Degas et

Lautrec; mais au contraire de la tendresse. Rappeler à ce propos le nom de Dostoïewski serait peut-être abusif; mais le point méritait d'être relevé.

Parmi les peintres de notre temps, Ducommun est un des très rares qui ne se soient pas laissé épouvanter par le croque-mitaine de l'anecdote. Il n'a pas craint de retracer des «scènes de mœurs», et ne s'est pas cantonné, comme tant d'autres, dans la nature morte, le paysage, et le petit nu sur fond d'atelier. Demain, il rapportera de l'Afrique noire des documents dont il tirera des tableaux; et pour ma part je les attends avec impatience. Car depuis qu'il a montré sa première toile, Ducommun a non seulement manifesté des dons éclatants, mais a progressé continûment et sans à-coups. Indifférent aux modes, il a été droit devant lui, en s'abandonnant tout entier à ce qui est pour lui sa fonction vitale: perpétuer au moyen des formes et des tons les spectacles de la vie qui l'ont enchanté.